

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1914

Discours prononcé par M. le Général François ANTHOINE, Membre du Comité Technique d'Etat-Major

Mesdames, Messieurs,

Appelé par une trop bienveillante désignation à un honneur dont je sens tout le prix, je tiens, en présidant cette cérémonie, à ce que ma première parole – parole de piété filiale – soit un hommage profondément reconnaissant et ému à l'Université de France, dans le sein de qui je suis fier d'être né et d'avoir été formé.

Je veux saluer en elle la gardienne incomparable du génie de notre race, et la dépositaire fidèle de notre trésor héréditaire d'idéal national et de qualité françaises : passion de la Liberté et de la Justice, culte de la raison et du bon sens, amour de la clarté et du goût.

Je veux saluer en elle la réunion de tant d'hommes éminents, que leur modestie laborieuse, leur absolu désintéressement, leur indépendance de pensée – toujours alliée au respect de la pensée d'autrui – que leur dignité de vie et de caractère imposent à la déférence et à la gratitude du pays.

Mais, pour attaché que je sois à l'Université toute entière, il m'est permis cependant – et j'en dirai les motifs – de témoigner pour le Lycée Buffon un intérêt spécial, qui est, du reste, mon meilleur titre à vous parler en ce moment.

Le premier nom qui ouvre la liste des prix d'honneur du Lycée, le premier nom aussi qui ouvre la liste des anciens élèves tombés pour la Patrie, est celui de mon jeune frère ; et la piété même, avec laquelle Buffon a gardé et honoré cette chère mémoire, m'unit indissolublement à la Maison, dans la double communauté de bien doux souvenirs et d'un deuil cruellement ressenti.

A cette raison qui, certes, suffirait, s'en ajoute une autre, non moins puissante : j'ai retrouvé, à la tête du Lycée Buffon, un maître aimé de ma jeunesse, un maître que je n'avais jamais oublié, que j'avais souvent revu avec joie pendant les trente-cinq années qui nous séparent maintenant de notre première rencontre au Collège Rollin.

J'userai de mon autorité éphémère pour faire violence à la modestie de M. le Proviseur Breitling, et il me sera infiniment agréable aujourd'hui de parler, sans crainte d'être démenti, au nom de tant de générations reconnaissantes, et de lui témoigner la très particulière et très respectueuse estime où le tiennent, sans exception, ses anciens disciples.

Non seulement, M. Breitling s'est constamment dévoué à ses élèves, leur prodiguant sans compter, son temps et ses efforts, mais au-delà même de vertus professionnelles si complètes, il a eu un mérite plus singulier et plus rare : Jamais il n'a reculé devant une responsabilité que

lui imposait sa conscience. Esclave du devoir, il en a donné la plus haute leçon en osant affirmer une autorité nécessaire et bienfaisante : il a su vouloir et obtenir l'ordre en toutes choses, par là assurer des résultats qui ont déterminé l'avenir de bien des jeunes gens. Son caractère a toujours été à la hauteur de la conception qu'il se faisait de son devoir ; sa grande bonté est restée pure de toute faiblesse.

Dans l'unité de sa vie, M. Breitling a donc montré les plus précieuses des qualités de l'homme à qui il incombe de diriger et d'ordonner ; vous permettrez à un soldat de dire : les qualités du Chef – ces qualités dont la terre d'Alsace n'était pas avare envers la France.

Entre le souvenir de mon frère et mes sentiments pour son Proviseur, le Lycée Buffon sait donc que je lui suis tout acquis : je vais même jusqu'à concourir, pour une bien modeste part, il est vrai, à l'administrer.

De la sorte, je suis à même d'affirmer ici, en pleine connaissance de cause, que la Maison est prospère, ainsi qu'il est naturel, sous une telle direction, avec de tels maîtres ; que chaque année amène un nouveau progrès.

Le nombre des élèves augmente annuellement de près cinquante en moyenne : il a doublé de 1899 à 1913 et atteint presque le chiffre de 1 200.

Les petites classes sont saturées ; les grandes se développent constamment. A la classe de mathématiques spéciales à peine fondée depuis six ans et déjà florissante, vient d'être ajouté un cours spécial de préparation à l'Ecole Centrale.

Les résultats obtenus aux examens sont d'ailleurs faits pour justifier et expliquer ce succès.

En 1913 :

- sur 26 candidats à l'Ecole Polytechnique, 10 reçus, dont 4 dans les 50 premiers
- sur 4 candidats à l'Ecole Normale Supérieure, 2 reçus
- sur 12 candidats à Saint-Cyr, 6 reçus, dont le 18^{ème}

En même temps que le Lycée Buffon prospère, sa tendance plus particulièrement scientifique s'affirme, la préparation aux Grandes Ecoles y prend une importance croissante : c'est dans cette voie que paraît s'orienter l'avenir de la Maison pour répondre aux besoins et aux aspirations des familles, qui habitent les quartiers voisins et qui comptent comme chefs tant de mes camarades de l'Armée.

Mes chers amis,

J'ai parlé de vos Maîtres, de votre Lycée, assez brièvement, je crois, pour qu'il me reste le droit de vous dire ma confiance et mon espoir dans l'avenir que représente votre génération.

C'est qu'en effet chaque génération successive est marquée d'un caractère particulier par l'époque même où elle a pris le contact des réalités. Si, d'une manière générale, les pensées des Ancêtres, leurs vertus et leurs passions gouvernent et dominent la suite de leurs descendants, dans l'admirable continuité qui fait la race, on ne saurait nier que l'action du milieu se fait aussi sentir, que les grands événements entre lesquels l'enfant, le jeune homme, prennent conscience d'eux-mêmes, exercent sur la formation de leur mentalité une influence considérable.

Entre les diverses tendances que l'hérédité contient en germe, cette influence déterminera celles qui se développeront davantage dans l'individu et deviendront prépondérantes dans l'ensemble d'une génération où tous ont subi les répercussions des mêmes faits.

Ainsi, les hommes de mon âge avaient une dizaine d'années au moment de la guerre ; enfants, nous avons vu, après la folle confiance, se succéder les mauvaises nouvelles, s'accumuler les désastres, nous avons connu l'invasion, nous avons ressenti le fardeau et l'humiliation, nous avons pleuré ceux qui tombaient, nous avons frémi d'impatience parce que nous étions trop jeunes pour marcher.

Puis nous avons grandi pendant des années de recueillement austère où les efforts unanimes étaient tendus vers le relèvement national, années de labeur obstiné et de silence. « Y penser toujours, et n'en parler jamais », était le mot d'ordre donné par le Grand Patriote, qui avait incarné l'âme de la France et sauvé l'honneur.

Nous nous taisions, comme dans une famille éprouvée se taisent les enfants, lorsqu'un deuil vient d'enlever des sœurs aimées. Mais, que si d'autres enfants naissent après le malheur, qui n'ont pas connu les chères disparues, ceux-là ne comprennent pas la tristesse du foyer et s'abandonnent à leur gaieté naturelle, cependant que les grands s'affligent d'une telle joie, si cruelle à leur douleur intime et profonde.

C'est ainsi qu'il advint : le temps s'écoula, de nouvelles générations qui n'avaient vécu nos amertumes et qui jouissaient de la vie, comme elle leur apparaissait, sans plus, tinrent nos préoccupations pour un peu exagérées, sinon même chimériques.

Notre génération prit quelque ombrage d'un tel état d'âme. Certes, elle n'alla pas jusqu'à se décourager. Quand on est de notre sang, on ne méconnaît pas sa race, on a en elle une foi invincible, on ne désespère pas des destinées de la France. L'apathie, les divisions, où l'étranger aime à nous croire, ne sont jamais chez nous qu'une apparence, tant les vertus héréditaires sont fortement gravées au fond de nos âmes. Que cet étranger se montre, et il trouvera, se dressant devant lui, tous les Français unis pour la sauvegarde de leur indépendance menacée. J'en atteste les plus glorieux souvenirs de la Révolution.

Il est pourtant vrai, de plus en plus vrai, que rien ne remplace les préparations lentes et opportunes, que la bravoure et l'enthousiasme, pour nécessaires qu'ils soient, ne suffisent pas à vaincre. Nous le savions, nous, parce que la terrible expérience en avait été faite à nos dépens, sous nos yeux : les plus jeunes, qui n'avaient pas vu, étaient incrédules, et c'était une faiblesse.

Mais, depuis une dizaine d'années, la situation n'est plus la même : l'Europe s'est réveillée du rêve où elle se laissait complaisamment bercer ; elle vit dans un climat de cliquetis d'armes, plus d'une fois si bruyant, que les mères s'inquiétèrent, qu'elles se demandèrent, toutes tremblantes, si la guerre était pour le lendemain.

Vous avez vécu ces heures, tout petits, et vous ne les oublierez pas : c'est la marque de votre génération, c'est votre force. Vous avez appris qu'il existe une éventualité redoutable, redoutable entre toutes parce qu'elle engendre de deuils, de misères et de souffrances. Vous avez senti l'air agité par la tempête, et vous êtes donc sûrs que la tempête existe, qu'elle peut éclater – même quand le ciel paraît serein – et qu'alors nul pouvoir ne la peut conjurer.

Or, dans cette tempête, un peuple risque de sombrer. Et celui-là a chance de survivre qui aura le mieux su prévoir, qui aura eu la volonté la plus tenace de se préparer matériellement, intellectuellement et moralement, qui aura davantage exalté l'esprit de sacrifice.

Les impressions de jeunesse ne s'effacent pas ; j'en suis certain, car les miennes, que je vous disais tout à l'heure, ont fixé ma vocation et dicté ma vie.

J'ai donc confiance.

Votre génération a vu briller dans la nue l'éclair trop souvent précurseur de l'orage. Avertie, elle ne se fiera plus à cette sécurité trompeuse, toujours fatale aux peuples qui ont eu la faiblesse de s'y endormir.

Sans désirer la guerre, - ce qui serait un crime contre l'humanité, - sans la redouter, - ce qui serait une lâcheté, - vous y penserez toujours ; vous veillerez et vous vous préparerez ; ainsi la France sera, par vous, sûre de vivre, de vivre en toute intégrité de son sol, de sa race et de son génie, pour l'honneur et le bien du monde entier.

François ANTHOINE

(1860-1944)

Ancien élève de l'École Polytechnique

Général de brigade (en décembre 1913)

Général de division (en novembre 1915)

Chef d'État-major général des armées du Nord et Nord-Est (décembre 1917-octobre 1918)